

PORTRAIT



Cécile Lestienne

uand j'étais petit, je n'étais pas grand et je ne plantais pas de bégonias», se souvient Patrick Blanc, au calme dans son bungalow luxuriant de Créteil, à la lisière de Paris. Spécialiste de la flore des tropiques, ce pimpant botaniste quadragénaire a le cheveu presque aussi vert que la main.

Une drôle de main hérissée d'ongles interminables de mage hindou, parfois laqués de noir et pailletés d'or. Somptueuse griffe qui «l'isole du monde » mais ne l'a pas empêché de métamorphoser un banal pavillon de banlieue en simili jungle. Foin, ici, de géraniums anémiés et de tristes pétunias se morfondant sous la prunelle vitreuse de nains en faïence, au milieu d'un maigre carré de gazon. Place aux bananiers, daturas et autres figuiers où un caméléon exotique apprécie le farniente.

Au chaud, dans la maison, véritable annexe de la grande serre du jardin des Plantes, philodendrons et lianes jaillissent des murs tapissés de feutre synthétique imbibé d'eau douce. Un système d'accrochage vertical que Patrick Blanc, fier de son invention, a fait breveter. Dans un coin du salon, tassée entre les pages de gros annuaires, se dessèche une brassée d'algues fraîches. Le dos tourné à l'aquarium, un lézard vert fluo compte les mouches, parfaitement indifférent au ballet des petits poissons bleus noyés dans les cryptocorynes.

Ah! ces cryptocorynes! D'une fadeur affligeante pour un profane, les fines herbes, spécialités des rivières asiatiques, arrachent des trémolos au maître de maison. La love story, assure-t-il, a germé dans l'eau. « Comme tous les petits garçons sans histoires, je me promenais beaucoup avec ma mère. Nous arpentions les allées du Bois de Boulogne. Je pataugeais dans les cours d'eau : j'ai toujours aimé l'eau, les mares stagnantes, les ruisseaux dans les sousbois, les cascades... Mais je n'aime pas beaucoup la mer. »

Le biologiste en herbe iette d'abord son dévolu sur les têtards, qu'il câline dans sa chambre. Puis sur les poissons d'aquarium. Il s'immerge dans le sujet, engloutit toute la littérature traitant de ses protégés, en prend de la graine et comprend qu'il doit absolument leur faire rencontrer de belles plantes pour assurer leur bonheur. «Les livres expliquaient très bien comment les plantes font tourner le système. Je me débrouillais pour qu'elles poussent le mieux possible. Petit à petit, j'ai délaissé les pois-

sons pour la flore aquatique. »

Et le jeune Patrick de s'enticher des cryptocorynes: « Comme chez les arums, toutes les fleurs sont juchées sur une espèce de "zizi" central enveloppé dans un grand cornet. D'où leur nom: "crypto", qui signifie "caché", et "coryne", "massue". » Ces plantes insignifiantes, débarquant de Malaisie, de Thaïlande ou de Bornéo, les racines encore couvertes de terre, émeuvent l'adolescent qui les adopte et les dorlote en les arrosant d'eau déminéralisée ou, selon les espèces, très acide, pour les guérir du mal du pays. Le temps passe. Ses nouvelles compagnes, bien intégrées dans l'aquarium, exhibent maintenant des formes troublantes : « Qu'est-ce que c'est que cette nature qui ose faire des choses aussi étonnantes? », s'interroge le grand dadais.

Soucieux de trouver la réponse, Patrick Blanc s'enracine à la faculté de Jussieu et défriche un DEUG de sciences naturelles. A dix-neuf ans, il s'envole pour la Thaïlande, fermement décidé à fouler la terre natale de ses cryptocorynes. Hélas! il n'en verra pas la queue d'une, hormis dans les égouts

C'est en soignant les cryptocorynes (au premier plan) de son aquarium que Patrick Blanc, charmé par la flore des tropiques, a attrapé le virus de la botanique.

de Bangkok où une espèce trouve son bonheur au milieu des immondices. De retour à Paris, l'étudiant cultivé engrange les diplômes et décroche son DEA de botanique tropicale sans jamais s'éloigner beaucoup

de son laboratoire. « Il n'est pas aberrant de faire ce genre d'études sans mettre (ou presque) le pied sur le terrain. Écumer les sublimes jardins botaniques de la Côte d'Azur m'a permis d'acquérir une connaissance intime de la structure des plantes. À l'époque, les voyages n'étaient pas monnaie courante. Et la compétition était plus

